

MES SALUTATIONS COLONIALES

Un texte d'éducation et de réflexion élaboré par des militant-e-s du Projet
Accompagnement Québec-Guatemala

Mars 2016

PRÉFACE

Au sujet du PAQG / Pourquoi ce texte?

COLONISATION, RACISME ET PRIVILÈGE

Comprendre le racisme et rendre visible le privilège / Le racisme, pierre angulaire du colonialisme /
Différencier, généraliser, déshumaniser *l'autre* / Des hiérarchies mondialisées

INTERROGER NOS RÉFLEXES

Qui subit le racisme? Qui jouit du privilège? / Que jugeons-nous et comment le jugeons-nous? / Que
pensons-nous de nous-mêmes? / À la recherche de « l'authenticité » / L'exotisme de la pauvreté

LE POUVOIR DES MOTS ET DES IMAGES

À propos du langage / À propos de la photographie

CONCLUSION ET RESSOURCES COMPLÉMENTAIRES



PROJET ACCOMPAGNEMENT

Québec-Guatemala

PRÉFACE

Au sujet du Projet Accompagnement Québec-Guatemala

Il y a plus de quarante ans naissait une nouvelle perspective de la solidarité internationale, celle de l'accompagnement international. Elle apparaissait, à l'époque, en réponse à un désir de miser sur l'action solidaire *non-violente*, soit sur l'intervention *civile* plutôt qu'armée et sur l'initiative *populaire* plutôt qu'étatique. Les projets d'accompagnement se sont alors multipliés, de la Palestine à l'ex-Yougoslavie, en passant par plusieurs pays d'Amérique latine, avec une grande diversité de contextes, de structures et de vision. Depuis 1992, le Projet Accompagnement Québec-Guatemala (PAQG) compte parmi ces initiatives particulières : l'organisme mène des actions de soutien à l'attention des défenseur-e-s guatémaltèques des droits civils, politiques, sociaux, culturels et économiques, victimes d'exactions ou ciblés par des menaces.

L'accompagnement a débuté auprès des réfugié-e-s revenant au Guatemala depuis le Mexique durant les années 1990, avec pour objectif d'assurer que le retour s'effectuait en toute sécurité et sans représailles de la part de l'armée guatémaltèque qui avait semé la terreur durant le conflit armé. Après la signature des Accords de Paix en 1996 et la fin des retours des réfugié-e-s, l'accompagnement international s'est néanmoins poursuivi, en réponse aux demandes de la société civile guatémaltèque qui allait se remettre en mouvement dans ce contexte post-conflit armé. En effet, les Guatémaltèques militant à présent pour les droits humains et la justice sociale se trouvent très souvent être la cible d'actes de répression et d'intimidation, leurs activités déplaisant à certaines sphères de pouvoir très influentes dans ce pays aux prises avec des inégalités structurelles très marquées, malgré la « paix » en vigueur depuis 1996.

L'accompagnement international agit donc auprès des défenseur-e-s guatémaltèques de droits humains, lorsque ceux et celles-ci en font la demande. Il s'agit pour eux et elles de se doter d'une présence visible et dissuasive des potentielles agressions et qui, avec d'autres mesures de prévention et de protection, contribue à augmenter leur niveau de sécurité et donc favorise la poursuite de leur travail de défense des droits. En plus de l'effet dissuasif, d'autres objectifs sont poursuivis à travers l'accompagnement international, notamment la documentation des enjeux de droits humains observés au Guatemala, la diffusion d'information et de campagnes de solidarité visant le grand public ou les décideurs politiques, et un appui moral incontestable, qui est souvent l'aspect souligné avec le plus d'insistance par les personnes accompagnées.

Bien entendu, pour que la présence d'observateurs-trices d'autres pays ait pour effet d'augmenter le niveau de sécurité des défenseur-e-s guatémaltèques de droits humains, c'est qu'il y a forcément une divergence entre les « positions » des uns et des autres en termes de privilèges et d'oppressions. Dans toutes les initiatives d'accompagnement, les accompagnateurs-trices jouissent d'une position privilégiée, par rapport aux personnes accompagnées qui font partie d'un groupe subissant une oppression. Dans la relation de solidarité qui est mise en place s'opère donc un transfert de privilège; la personne privilégiée décide d'utiliser, autant que possible, cette posture avantageuse au service de la personne opprimée. Nous reviendrons sur ces notions dans les prochaines pages.

Pourquoi ce texte?

Le présent document est issu d'un travail collectif d'inspiration, de rédaction, de révisions, de petits et grands changements, à partir d'un texte initial d'abord rédigé en allemand par *AsociacionGlokal* en 2012. Des accompagnateurs-trices germanophones au Guatemala en ébauchèrent une traduction à l'espagnol qui parvint à tous les comités membres de l'accompagnement au Guatemala (ACOGUATE) en 2014, notamment le Projet Accompagnement Québec-Guatemala. C'est à partir de cette version espagnole que l'équipe du PAQG décida de faire évoluer un texte en français pour créer finalement *Mes Salutations Coloniales*. Il va sans dire que le présent document doit s'être éloigné considérablement de la version originale en Allemand, mais nous tenions à souligner le parcours singulier à l'origine de ce texte. Ici au Québec, le processus a bénéficié de la participation de Noé Bunzli, Marianita Hamel, Alexe Allard, Nelly Marcoux, Laurence Guénette ainsi que plusieurs autres bénévoles du PAQG en termes de traductions et de révisions, et saluent chaleureusement ces appuis qui ont contribué à parvenir au résultat final de ce texte.

Ce texte offre des pistes de réflexions critiques et des questionnements ancrés dans une perspective antiraciste au sujet des habitudes et réflexes des Occidentaux-ales qui se déplacent dans des pays du Sud Global pour l'accompagnement ou pour d'autres types de projets de coopération ou de solidarité internationale. Avant même ce processus collectif d'adaptation et de révision du texte, l'équipe du PAQG percevait comme primordial que les personnes se positionnant en solidarité avec les peuples du Guatemala puissent reconnaître et réfléchir les notions systémiques qui articulent l'accompagnement comme perspective de solidarité, notamment

le privilège et le racisme. Le texte *Mes Salutations Coloniales* revêtait un potentiel intéressant de réflexion; c'est un outil dont nous voulions nous doter au PAQG, notamment dans la préparation des futur-e-s accompagnateurs-trices s'apprêtant à se rendre au Guatemala.

Nous souhaitons également partager cet outil avec d'autres groupes, organismes et collectifs œuvrant aussi en solidarité, et tout particulièrement en solidarité internationale. Si le mandat du PAQG au Guatemala est l'accompagnement, une partie de son mandat ici, au Québec, est de contribuer aux réflexions et à l'évolution des pratiques dans son milieu, et c'est pourquoi nous proposons de partager ce texte aux autres OCI du Québec et du Canada francophone.

Nous reconnaissons en toute humilité que notre démarche n'est ni parfaite ni exhaustive, et que d'autres textes et outils de réflexion sur ces thèmes existent déjà, c'est pourquoi nous proposerons à la fin du texte des références vers d'autres ressources également très intéressantes.

Il convient de mentionner que le texte contient à de nombreuses reprises le pronom « nous ». Celui-ci désigne de façon générale les « Occidentales et Occidentaux » qui œuvrent dans des projets de solidarité à l'international, dans des communautés du « Sud Global », dans le but d'articuler les réflexions contenues dans *Mes Salutations Coloniales*. Par ailleurs, nous reconnaissons que ce raccourci se révèle parfois d'une certaine grossièreté face à la complexité de la réalité.

Ainsi, parmi les gens intéressés par la solidarité internationale se trouvent aussi des personnes issues de communautés racisées, donc ne profitant pas du privilège blanc, et des personnes subissant d'autres oppressions, par exemple en raison de leur identité de genre, orientation sexuelle ou conditions socio-économiques. De plus, à l'intérieur même de « l'Occident » géographique se trouvent des groupes aux prises des oppressions systémiques et ayant subi la colonisation au même titre que les populations du Sud Global, c'est-à-dire les peuples autochtones et Premières Nations.

COLONISATION, RACISME ET PRIVILÈGE

Il y a plus de 500 ans que le colonialisme occidental fait des ravages à l'échelle globale. Rappelons-nous qu'au début du XX^{ème} siècle, le colonialisme européen s'étendait sur la majeure partie de la planète et reposait autant sur une domination physique et matérielle qu'intellectuelle. Ce système, dont l'objectif premier était de s'approprier les territoires et ressources des terres colonisées, s'appuyait d'une part sur l'occupation par la force et le contrôle des territoires et populations, et d'autre part, sur la construction et la diffusion d'une conception euro-centriste de la connaissance et de la pensée visant à justifier et rendre légitime le projet colonial. Cette vision du monde s'articulait notamment autour d'une institution très particulière, celle du racisme, qui se fonde sur un système de pensée qui hiérarchise les « races », les cultures et les sociétés de manière systématique selon des normes ethnocentristes – en l'occurrence, « occidentales ».

La notion de “pays du Sud global” décrit une position occupée par certaines sociétés qui, dans le système mondial, sont affligées de désavantages politiques, économiques et sociaux, en opposition aux pays du Nord caractérisés par une position d'avantages et de privilèges. Il ne s'agit donc pas nécessairement d'une dichotomie purement géographique.

En tant que personnes travaillant dans le milieu de la solidarité, nous voulons croire que nous luttons contre un raisonnement aussi violent et déshumanisant, et que nous y échappons. Pourtant, notre relation avec les pays du Sud global, sur le plan individuel tout comme collectif, est marquée par l'héritage économique, politique, culturel et intellectuel de l'impérialisme occidental. La plupart d'entre nous sommes toujours sous l'emprise de cet appareil idéologique puisque malgré nos meilleures intentions, notre perception du monde est bien souvent façonnée par la société et la culture dans lesquelles nous avons été socialisé-e-s.

De ce fait, une prise de conscience de nos schémas de pensées et des comportements qui en résultent est nécessaire si nous désirons entamer une véritable remise en question de notre histoire coloniale et une transformation réelle et profonde des relations qui nous unissent aux personnes, communautés et populations racisées, marginalisées et opprimées dont nous souhaitons soutenir les luttes.

L'objectif de ce texte est de participer à cette prise de conscience en identifiant certaines des façons insidieuses dont le racisme et le privilège peuvent infiltrer le regard que nous portons sur l'autre et se manifester dans nos paroles et nos comportements, même dans un contexte de solidarité internationale. Ce faisant, nous espérons contribuer à créer des espaces de dialogue sur ces questions importantes dans le milieu de la solidarité internationale au Québec. Il s'agit d'une invitation à s'ouvrir et à remettre en question nos perceptions, nos discours intellectuels, nos réactions émotives et nos réflexes afin d'éviter de reproduire les relations de pouvoir contre lesquelles nous luttons; somme toute, c'est un appel à s'engager à confronter le racisme et le colonialisme dans ce qu'ils ont de plus intime et personnel.

Comprendre le racisme et rendre visible le privilège

On nous apprend généralement à voir le racisme uniquement dans certaines situations discriminatoires impliquant des gestes, paroles ou décisions ouvertement et clairement racistes ou haineux. On ne nous apprend pas à comprendre le racisme comme un système global qui avantage un groupe humain (minoritaire) au détriment d'un autre (majoritaire). Le racisme, pourtant, est d'abord et avant tout systémique. Cette façon de conceptualiser le racisme, bien que compréhensible, est peu nuancée. Elle a pour effet de nuire à l'identification, la remise en question et la confrontation des causes profondes du

racisme en occultant, d'une part, cet aspect systémique et d'autre part, le corollaire inévitable du racisme à savoir le privilège blanc.

Le privilège blanc, c'est l'ensemble des avantages retirés au quotidien par le groupe humain bénéficiant du racisme, en l'occurrence la société dite « blanche ». Il est difficile de parler de racisme sans aborder d'abord la notion de privilège blanc, puisque ces deux constructions sociales ont pour ainsi dire co-évolué. En effet, l'un ne va pas sans l'autre, et il est impossible de s'attaquer au problème du racisme sans déconstruire auparavant le privilège blanc. Or, cette entreprise est loin d'être simple puisque le privilège blanc a été, au fil des ans, construit comme une réalité objective, neutre et anhistorique; en d'autres mots, l'expérience « blanche » est construite comme universelle et moralement neutre. À l'inverse, les expériences et perspectives humaines ne correspondant pas à cette norme dominante sont évaluées et jugées en fonction de cette perspective soi-disant « neutre et objective ».

L'une des principales caractéristiques du privilège blanc, c'est son invisibilité... aux yeux de ceux qui en bénéficient! Pour expliquer cette notion, laissons la parole à l'auteure et féministe américaine Peggy McIntosh, dont le texte « *White Privilege and Male Privilege: A Personal Account of Coming To See Correspondences through Work in Women's Studies* » (1988) a grandement contribué à la réflexion sur la question du privilège blanc :

Comme personne blanche, j'ai réalisé qu'on m'avait enseigné que le racisme était quelque chose qui désavantageait d'autres, mais on m'avait appris à ne pas voir un de ses aspects corollaires, le privilège blanc, qui me procure un avantage. Je crois qu'on enseigne avec soin aux Blancs à ne pas reconnaître le privilège blanc, tout comme on enseigne aux hommes à ne pas reconnaître le privilège masculin. Ainsi, j'ai commencé de manière spontanée à demander ce que c'est que d'avoir un privilège blanc. J'en suis venue à voir le privilège blanc comme un emballage invisible de biens non mérités sur lesquels je peux compter en en profitant chaque jour, mais au sujet desquels j'étais « supposée » rester inconsciente. Le privilège blanc est comme un havresac invisible et sans poids de fournitures spéciales, de cartes, de passeports, de carnets d'adresses, de visas, d'habits, d'outils et de chèques en blanc.

McIntosh élabore une liste identifiant une cinquantaine de ces « avantages invisibles » touchant toutes les sphères de la vie quotidienne, allant de la recherche d'un logement ou d'un emploi à l'accès aux services et à l'éducation, aux questions de visibilité ou représentation dans l'histoire nationale, les médias de masse et l'art et la culture, aux enjeux familiaux tels que l'éducation des enfants, et ainsi de suite. Elle partage :

J'oubliais sans cesse chacune des prises de conscience de cette liste jusqu'à ce que je les mette sur papier. Pour moi, le privilège blanc s'est transformé en un sujet insaisissable et fugitif. La pression pour l'éviter est grande, car en le confrontant, je dois abandonner le mythe de la méritocratie. Si ces choses sont vraies, ce n'est pas un pays si libre, la vie n'est pas ce qu'on en fait ; beaucoup de portes s'ouvrent pour certaines personnes pour des qualités qui ne sont pas les leurs.

Bien que nous n'ayons qu'effleuré ce sujet complexe, nous encourageons les lecteurs-trices à continuer à réfléchir et à être à l'affût des manifestations du privilège blanc dans leurs vies, et surtout, à être attentives et à l'écoute des personnes et communautés racisées. Il faut également ne jamais perdre de vue que les mouvements sociaux sont loin d'être à l'abri de ces questions et que les examens de conscience réguliers y sont tout aussi nécessaires. À titre d'exemple, il y a des décennies maintenant que de nombreuses féministes noires, musulmanes, racisées, post-colonialistes et issues des Premières Nations nous rappellent que le féminisme reproduit fréquemment en son sein des relations fondées sur l'oppression et la négation de la diversité des féminismes.

Avec la prise de conscience du privilège vient la responsabilité de l'identifier et le remettre en question, pour mieux le subvertir. Dans bien des situations il est impossible de laisser derrière soi le « sac à dos invisible », puisque les structures d'oppression sont bien ancrées dans nos sociétés. C'est en portant attention aux façons dont le privilège se manifeste dans nos vies, en le nommant et en le rendant visible, qu'il est possible d'ouvrir des espaces de vérité et de réflexion critique afin d'en arriver à un partage plus juste des espaces sociaux, économiques et politiques usurpés aux personnes et communautés marginalisées et déshumanisées par le racisme.

Le racisme : pierre angulaire du colonialisme, légitimation de l'exploitation

Le concept même de « race » comme facteur de différenciation et de hiérarchisation entre les peuples a été forgé par le racisme, dans le but de justifier l'hégémonie européenne, puis occidentale. On note d'ailleurs une évolution historique de ce processus de différenciation et de construction de *l'autre* en opposition avec une norme « dominante » et soi-disant supérieure. À l'origine, cette dichotomie a été fondée sur l'appartenance religieuse, selon l'axe « croyants vs. Hérétiques ». À partir du 17^e siècle, les théories biologiques racistes, reposant sur une interprétation faussée du Darwinisme, ont contribué à alimenter ce processus de différenciation. Cependant, après la Deuxième Guerre Mondiale et les horreurs du nazisme, ces théories furent généralement abandonnées, du moins dans le discours dominant. Sous l'impulsion du capitalisme, l'intervention occidentale se conceptualisera désormais plutôt autour de la notion de développement, la distinction se faisant dorénavant entre « développé-e-s » et « sous-développé-e-s ».

Le racisme a donc servi, dès les premières colonies en Amérique du Sud et jusqu'aux formes de néo-colonialisme dont on est aujourd'hui témoin, d'outil de légitimation de la domination économique, politique, sociale et culturelle occidentale. En déshumanisant l'autre et en s'arrogeant le pouvoir de le définir, on justifiait plus facilement son asservissement et sa dépossession. Ainsi, les pays du Sud global se sont alors vus obligés de produire pour l'économie européenne au détriment de leur propre population. Ce sont les ressources et les richesses de ces colonies qui ont permis, par la suite, l'essor économique et l'industrialisation du Vieux Continent.

Cet impératif de domination économique s'est réalisé par le biais de l'esclavage, d'évictions, de déplacements forcés, de travaux forcés et d'assassinats de masse, ainsi que par la destruction des structures politiques, religieuses et économiques des sociétés colonisées. Dans plusieurs cas, les occupants originaux des territoires saisis ont été décimés, pour ensuite être déposés de leurs terres désormais occupées par des colons et des esclaves amené-e-s de force. Les Occidentaux-ales ont alors commencé à occuper un statut social privilégié dans les colonies, alors que les premiers peuples étaient relégués en marge de la société dominante.

Pour asseoir son pouvoir, l'appareil colonial doit générer et maîtriser les idées permettant de comprendre le monde; il s'accompagne donc d'un système de diffusion des « connaissances ». Selon ce système de pensée, la personne colonisatrice est érigée en porteuse de civilisation et de valeurs « universelles », telles que la modernité, le Christianisme, le capitalisme, l'éducation à l'occidentale, la médecine dite « moderne ». La vision du monde que cela sous-entend en est une où l'on déprécie les philosophies, valeurs et systèmes de connaissances des sociétés non-occidentales.

Différencier, généraliser, déshumaniser l'autre

Le racisme se base sur la création, par le groupe dominant, d'une division entre ce qu'il considère comme lui étant propre et ce qui lui paraît étranger et différent, ce qui implique une appropriation du pouvoir de se définir et de définir l'autre. Dans ce processus de différenciation, l'Occidental-e s'érige en *sujet*, alors que l'humanité de l'autre est traitée comme étant *moindre*.

L'humanité du *sujet* et son individualité lui sont entièrement reconnues, et on lui attribue la capacité d'agir et de penser de manière autonome sans que ses gestes et ses comportements ne soient attribués à des caractéristiques morales ou intellectuelles généralisées attribuées à son origine ou sa race. En revanche, la personne racisée, subissant une *objectification*, se voit constamment associée à un groupe quelconque, souvent représenté comme étant homogène et esquissé en traits stéréotypés et essentialisés; elle voit ses paroles et ses actes être systématiquement appropriés et interprétés dans le discours dominant selon des caractéristiques attribuées à ce groupe par le groupe dominant.

Ces caractéristiques, « observées » chez l'autre, servent à « identifier » les collectivités et les individus dans le but de délimiter les différentes sociétés et populations. En niant la capacité des personnes racisées de s'auto-définir et en remplaçant leurs voix et leurs regards sur elles-mêmes et sur le monde par un imaginaire tissé de stéréotypes et de préjugés, ces autres sont réduits à un groupe homogène. La culture dominante associe à ce groupe certaines caractéristiques et comportements sans se soucier ni du contexte, ni des personnalités, ni des histoires personnelles et collectives des personnes affectées. C'est un processus qui nie, d'une part, les identités collectives, et d'autre part, l'individualité et la subjectivité des personnes racisées. En effet, la construction de l'autre prive les communautés de leurs identités collectives en les amalgamant sans distinction en un groupe homogène identifié et défini par sa différence, tout en véhiculant l'idée que tous les individus membres d'une communauté racisée existent en fonction de traits moraux, psychiques et intellectuels essentialisés et généralisés au sein de cette communauté.

Des hiérarchies mondialisées

Ces relations basées sur la différence expriment des hiérarchies et des valeurs créées et reproduites à travers des relations de pouvoir aujourd'hui mondialisées. Trop souvent, les relations internationales sont définies par le regard de l'Occident, qui explique et justifie les inégalités économiques et politiques affligeant les pays du Sud global (ainsi que les interventions continues dans les affaires internes de ces pays) par le fait que ceux-ci ne seraient pas encore tout à fait modernes, progressistes et développés. Par ce discours, l'Occident réussit presque à faire oublier son passé colonial et l'impact de ses pratiques actuelles. Ce faisant, plutôt que d'entreprendre une autoréflexion collective et critique sur les causes profondes de l'inégalité dans le monde, et plutôt que de penser en termes de réparations et de restitution, l'Occident adopte une attitude paternaliste, véhiculée notamment par la mise sur pied de programmes de développement. L'inégalité est ainsi légitimée, du moins aux yeux de l'Occident, et persiste.

INTERROGER NOS RÉFLEXES

Les pages suivantes proposent quelques citations inventées, mais toutes suffisamment réalistes pour avoir pu être dites par l'un-e d'entre nous. Nous proposons des pistes de réflexion pour chaque citation, afin de débusquer leurs possibles fondements et leurs implications dans un cadre d'analyse utilisant les notions de privilège, de racisme et d'ouverture culturelle. L'idée n'est pas que chacun-e marche constamment sur des œufs à l'heure de s'exprimer, mais de nous proposer un questionnement honnête, autocritique et lucide, pour mieux nous outiller en tant qu'allié-e-s potentiel-le-s!

Qui subit le racisme? Qui jouit du privilège?

« La criminalité ici est un grand problème. Presque toutes les personnes de notre groupe ont été victimes de vols. Parce que nous avons l'air gringos, les Guatémaltèques pensent que nous sommes riches et nous attaquent, volent les cellulaires et les caméras, ou nous soutirent de l'argent. »

Quand notre abondance de moyens financiers est prise pour acquis et que nous nous faisons voler ou charger un prix plus élevé que la population locale, il est fréquent de ressentir une frustration, d'avoir l'impression d'avoir été « discriminé ». Cette réaction est un réflexe émotionnel qui n'a rien de répréhensible, mais il faut accepter de le questionner. Si nos origines influencent le traitement qui nous est réservé dans une *situation* donnée, il faut garder en tête que nous ne sommes jamais les victimes du racisme tel qu'il s'articule de façon permanente au plan *systémique*. Au contraire, nous faisons partie du groupe privilégié par ce racisme systémique, même si nous expérimentons un traitement différencié, donc ressenti comme « discriminatoire », dans telle ou telle situation. Peut-être cette posture privilégiée nous rend-elle aussi mal à l'aise, et devient-elle plus difficile à ignorer lorsqu'on est volé ou que nous payons plus cher que les habitant-e-s pour un produit ou un service?

Il faut rappeler que, dans notre contexte Nord-Sud, nous bénéficions de certains avantages, qui nous apparaissent quasiment normaux, découlant directement du racisme et de l'impérialisme de l'Occident. D'une part, nous tirons profit du système capitaliste, avec sa division internationale du travail et les différences de taux de change, qui nous donnent la possibilité de voyager librement grâce à nos ressources financières. Notre situation migratoire est également facilitée par notre passeport occidental, permettant de nous déplacer pratiquement n'importe où dans le monde. D'autre part, nous sommes souvent protégé-e-s par notre nationalité et bénéficions d'une légitimité qui nous permet, grâce au poids diplomatique de « notre » pays, de s'ingérer dans la politique, l'économie et la culture des autres pays.

« Ici au Togo, j'ai réalisé ce qu'est le racisme. Juste parce que je suis Blanc, je paie le triple pour prendre le taxi, alors que moi non plus, je n'ai pas beaucoup de l'argent! »

Concevons ces situations, et les réactions émotionnelles avec lesquelles nous répondons, comme autant d'occasions de les analyser, de réfléchir et évaluer notre présence dans le contexte particulier dans lequel nous nous trouvons. Après tout, c'est un fait que nous sommes privilégiés : nous le savons, et les habitant-e-s des pays où nous menons des initiatives de solidarité ne l'ignorent pas non plus. Nous devons être conscients de cette posture systémique, et en accepter la réalité. Il y a, dans la seconde citation en particulier, une confusion entre les pouvoirs d'ordre *structurel/systémique* et d'ordre *situationnel*. D'un côté, le pouvoir structurel vient des avantages matériels et immatériels mentionnés ci-avant, liés à nos origines occidentales. Pour en revenir un instant à la mission du Projet Accompagnement Québec-

Guatemala, c'est ce pouvoir structurel qui nous donne rend pertinente et utile notre présence dans un pays comme accompagnateurs-trices auprès des défenseur-e-s des droits humains, nous permettant d'avoir un effet dissuasif sur les agresseurs potentiels. Après tout, les accompagnateurs-trices peuvent beaucoup moins aisément être réprimés ou menacés, jouissant non seulement d'appuis diplomatiques et institutionnels concrets, mais aussi d'un racisme global dans lequel ils et elles sont privilégié-e-s. Surtout, la voix et le témoignage de ces *accos* est souvent, dans le contexte international, plus facile à faire entendre. C'est également le privilège occidental qui rend si facile pour nous, de faire le choix de s'impliquer dans un organisme de coopération internationale et de partir à l'étranger faire un projet enrichissant en découvrant le monde!

De l'autre côté, le pouvoir situationnel relève d'un avantage limité découlant d'une situation particulière. L'exemple du taxi en est un bon exemple, alors qu'on demande davantage en sachant que l'Occidental-e a probablement suffisamment d'argent et est, dans la situation, obligé de payer ce qui est demandé. Cependant, avant de se placer en victime en niant nos privilèges structurels, il ne faut pas oublier que dans les faits, hors de cette situation particulière, nous avons encore beaucoup d'avantages simplement de par nos origines et notre identité.

Il est nécessaire de comprendre les implications du racisme dans toute sa complexité sociale et historique. Il faut se rappeler que le racisme est une organisation idéologique du monde. Les personnes occidentales peuvent donc souffrir de discrimination, dans certaines situations, mais elles ne peuvent jamais être victimes de racisme. Ainsi, le racisme n'est pas quelque chose qui s'expérimente par quelques situations discriminatoires; il s'agit d'une institution lourde qui pose sur les *autres* une marque indélébile qui impose une identité et une place hiérarchique dont il est difficile de se défaire. Il faut donc éviter de se positionner en victime, et profiter de ces moments pour repenser nos privilèges et être attentif-ive à nos réactions face au dévoilement de ces rapports de pouvoir.

« Ici il faut négocier. Au marché d'artisanat, j'ai réussi à m'acheter un sac en tissage typique pour l'équivalent de 6 \$: imagine, au début la dame voulait me le vendre plus du double! J'ai négocié et j'ai même prétendu ne pas vouloir l'acheter tout en m'éloignant de son kiosque, et elle a enfin cédé. »

Peut-être serait-il intéressant également de questionner notre rapport à la négociation, dans certains pays où la négociation à la baisse des produits d'artisanat est devenu un sport national. Au-delà de l'aspect culturel de cette pratique (dans certaines cultures les prix n'ont rien de fixe comme ici, et il est normal de négocier), la négociation entre un consommateur occidental et un vendeur du « Sud global » donne lieu à une dynamique particulière, voire une relation de pouvoir. Comprendons-nous les raisons pour lesquelles un prix plus élevé nous est d'abord proposé? Sommes-nous réellement choqué-e-s par cette tentative de l'artisan ou du vendeur de soutirer un peu plus d'argent à une personne issue du monde occidental privilégié? Ce prix proposé au départ était-il réellement exagéré par rapport au produit concerné? Combien pouvons-nous réellement nous permettre de déboursier pour tel ou tel objet?

Dans une situation comme celle-ci, il serait intéressant de réfléchir avec honnêteté à notre « pouvoir » d'achat, à notre privilège structurel et à la valeur réelle des objets que nous souhaitons rapporter chez nous... Et entreprendre ou non la négociation d'un prix en ayant en tête ces considérations ainsi que le respect de la personne à qui l'on souhaite acheter.

Que jugeons-nous et comment le jugeons-nous?

« Au début, il est arrivé souvent que nous ne puissions comprendre les Botswanais. Nous venions tout juste d'arriver dans cette culture éloignée. Nous nous devons d'être patients et d'accepter, parce que la vie ici, nous ne pouvions pas la changer en un jour. »

Généralement, la confrontation avec d'autres sociétés apporte de l'incertitude. C'est ainsi que le désir peut naître d'utiliser sa propre culture et socialisation comme cadre de référence, comme point de départ pour définir l'*autre*. Être « patient » et « accepter » sont des termes qui supposent une forme de hiérarchie. La personne qui s'arroge le droit d'observer les différences avec patience et résignation, le droit de juger en somme, prétend savoir ce qui est meilleur et se positionne donc au-dessus des *autres*, ou en *avance* sur les autres. De cette position dominante de narrateur-trice, nous participons alors à l'objectivisation des *autres* en les réduisant à des rôles dans nos « observations » et « acceptations ». Nous n'avons pas à accepter quoi que ce soit, si ce n'est qu'il est vrai nous tendons facilement à revenir au référent de notre « culture » pour comprendre les *autres* lorsque nos repères sont chamboulés. En restant vigilant-e-s et en reconnaissant ce réflexe, il est alors possible d'être conscient-e-s de sa propre subjectivité et d'éviter de se poser en juge.

« Ce qui me dérange plus que tout, c'est qu'ici il n'y a aucune conscience de l'environnement. Plusieurs Gambiens vivent de la pêche, pourtant la plage s'utilise comme poubelle, tout s'y jette. »

Cette citation est un exemple dans lequel le réflexe premier fut de réprouber les actions polluantes des pêcheurs. Ce jugement prend aussi comme point de départ nos propres référents culturels et matériels, et nous omettons de nous interroger sur plusieurs dimensions de la situation. Les pêcheurs gambiens laissant des déchets sur la plage sont-ils réellement des pollueurs dignes de mention, à côté des individus menant un train de vie générant une quantité monstrueuse de déchets et de recyclage? Qu'en est-il des grandes industries, souvent occidentales, qui sont les plus gros pollueurs et les plus grands consommateurs d'énergie et d'eau à l'échelle planétaire? Quant aux Gambiens, pouvons-nous présumer de leur conscience environnementale? Nous sommes-nous informé-e-s de leurs préoccupations environnementales locales, et de leur perception des milieux naturels qui les entourent? Pour ce qui est des déchets, les infrastructures de ramassage et d'enfouissage des déchets existent-elles sur la côte gambienne, selon le modèle que nous connaissons en Occident?

Le commentaire cité plus haut propose une vision tronquée et réductrice des pêcheurs gambiens. Cette vision peut nous donner l'impression d'avoir le droit de vouloir sauver les *autres* d'eux-mêmes, et peut témoigner d'un sentiment de supériorité que l'Occident a largement encouragé chez nous depuis des siècles. Ce réflexe de supériorité rend les jugements rapides, et il occulte l'aspect structurel des réalités.

« Après une heure de marche dans des sentiers étroits à travers la jungle, nous arrivons au village. Il n'y avait pas de lumière, ni d'eau courante, rien du tout, c'était un trou! »

Pourquoi était-ce un « trou », alors que des gens y mènent leur vie quotidienne, y font évoluer leur culture? Serait-ce parce que les caractéristiques que nous observons comme des *déficiences* font de cet endroit un trou (manque d'infrastructures et éloignement) ? Dans le contexte du racisme, les *autres* sont dépréciés à travers une répétition constante des « fautes » et des « déficiences » observées par le regard ethnocentriste des Occidentaux-ales. Ainsi, la phrase ci-dessus pourrait paraître banale, une simple

description d'une certaine réalité. Pourtant, les observations rapportées se concentrent uniquement sur ce qu'il *n'y a pas* dans ce village, et qui plus est, le présente comme un ensemble de déficiences. Par l'angle choisi, cette observation, probablement sans le souhaiter, fait malheureusement écho aux croyances que les pays du Sud sont sous-développés et dépendent donc de l'aide internationale, et véhicule l'image à la fois « glamour » et désolée du dénuement matériel de ces régions du globe. À l'inverse, la citation ne s'intéresse ni aux éléments positifs du village, ni aux besoins réels de ses habitant-e-s, ni aux raisons de l'absence d'électricité et d'eau courante.

Que pensons-nous de nous-même?

« L'organisme partenaire local gère les fonds de la subvention n'importe comment. Nous nous sommes donc réunis entre volontaires pour monter notre propre comptabilité et tenir un procès-verbal de leurs réunions. Heureusement qu'on a pu mettre de l'ordre parce que c'était un peu n'importe quoi. »

Po
ur
just
ifie

r notre présence comme volontaires et la nécessité de « l'aide au développement », nous faisons souvent appel à des fantaisies d'omnipotence et de compétence bafouée. Nous prétendons alors que les *autres* peuvent surpasser leurs « déficiences » en s'adaptant aux normes occidentales, normes dont nous sommes les représentant-e-s. Ainsi, nous nous concevons comme des aidant-e-s et des expert-e-s. Transposons la même situation au Canada : deux ou trois volontaires font un stage au sein d'une ONG d'ici pour l'appuyer dans ses activités. Pouvons-nous imaginer la même réaction de la part des volontaires? S'ils observaient le même genre de lacunes, oseraient-ils ouvertement prendre les mêmes mesures que dans l'exemple de la citation?

Dans la propagande des services de coopération internationale, cette fantaisie de notre présence si bénéfique est perpétuée avec des slogans mettant souvent l'accent sur l'importance magistrale de l'apport individuel du/de la coopérant-e. Bien entendu, les slogans comme « tu fais la différence », « nos volontaires changent le monde » ou « vient changer des vies avec nous! » servent à valoriser l'expérience de coopération internationale et de l'engagement solidaire dans un but de recruter des volontaires. L'humilité n'est pas particulièrement au rendez-vous, pendant que les actions émergeant des communautés partenaires sont occultées. Et d'ailleurs, notre action demeure un grain de sable à l'échelle d'une plage; nous sommes loin de provoquer un changement structurel radical qui modifierait durablement les inégalités et les injustices du monde!

« Ce sont les touristes occidentaux en pantalons courts et sandales Adidas qui se font avoir. Souvent ils ne parlent même pas espagnol. À cause d'eux nous devons payer des prix plus élevés, on nous prend sans cesse pour des touristes. »

Il est intéressant de noter que dans certains cas, les volontaires de la coopération internationale n'utilisent pas la distinction « nous » et « eux/elles » pour décrire la différence Nord-Sud, mais pour se dissocier des autres Occidentaux-tales en voyage de tourisme. Le « nous » désigne alors les personnes bien formées et engagées, celles qui sont solidaires « de la bonne façon » et promeuvent les droits humains, participent à de projets humanitaires ou de coopération. Le « eux/elles » qualifie plutôt les autres Occidentaux-ales, ceux qui ne sont *que* des touristes communs, ou encore qui restent en Occident. Non seulement cette vision romantique est dangereuse, dans le sens qu'elle occulte les structures de dominations Nord-Sud, entre

Occidentaux.ales et Non-Occidentaux.ales, mais en plus elle fait oublier que les volontaires de la coopération ont souvent beaucoup plus de privilèges que les simples touristes, et que d'autres inégalités structurelles existent à l'intérieur même de l'Occident.

Nous en revenons donc à la survalorisation individuelle qui tend à teinter les personnes participant à des projets de solidarité internationale, dont nous parlions il y a deux paragraphes. Tant notre sentiment d'importance auprès des « bénéficiaires » que notre sentiment de supériorité par rapport aux autres touristes découlent d'une autocongratulation qui ne peut qu'être malsaine, et du manque d'humilité que nous avons déjà nommé.

En plus de perdre une occasion de valoriser les initiatives et mouvements sociaux des communautés où nous œuvrons, ce manque d'humilité omet un fait important; le séjour de coopération internationale à l'étranger apporte énormément au coopérant-e. En effet, nous bénéficions de l'expérience au plan personnel (ouverture sur le monde, contact avec autres cultures, découverte de nouveaux endroits, connaissance de soi-même par le voyage), professionnel (expérience que nous valoriserons ultérieurement dans notre parcours académique ou professionnel), et en effectuant des rencontres inoubliables avec les gens du pays d'accueil. Nous retirons beaucoup de ce type d'expérience, et il est important de le reconnaître avec honnêteté, particulièrement auprès des gens avec qui nous travaillons ailleurs.

Soulignons à présent que l'humilité n'exclut pas la stimulation, la satisfaction et le contentement : il est tout à fait positif d'être content de participer à un projet en lequel nous croyons et donc nous endossons les valeurs, et qui nous aura appris des tas de choses à plusieurs égards!

À la recherche de « l'authentique »

« C'est la première et dernière fois que nous pourrions vivre dans la jungle. C'est à la fois un moment de détente et une aventure, même si nous sommes là pour deux semaines seulement; c'est la véritable Afrique. Nous avons dormi sous un ciel plein d'étoiles, sans eau courante ni douche, nous avons pu regarder les pêcheurs, rouler dans les taxi-jungle, manger du couscous sur des feuilles... C'est la vie simple et sauvage. Ici, la pauvreté se sent vraiment – c'est une aventure. »

Les comportements et les habitudes que les Occidentaux.les attribuent aux sociétés non occidentales sont encore trop souvent rétrogrades. La recherche « d'authenticité » est au cœur de cette problématique. Celle-ci relève trop souvent d'un ensemble de préjugés.

Plusieurs Occidentaux.les désirent voyager en dehors du tourisme commun afin de vivre « l'authenticité » d'un endroit. Cette notion définie par des touristes qui connaissent souvent peu les réalités locales se caractérise par ce qui est différent des codes occidentaux et se résume souvent par des généralisations basées sur des schèmes racistes et exclusifs. Ceci se reflète dans les choix de photographies et d'histoires, qui consistent souvent à limiter ce que l'on montre ou raconte à la seule fraction de la réalité que nous considérons « authentique ». Il s'agit par exemple de prendre les photos d'un marché traditionnel en évitant que les 4x4 modernes, stationnés à côté, y apparaissent.

Ce que nous considérons comme authentique ou non relève donc directement d'idées préconçues. Au nom de celles-ci, on contribue à simplifier des sociétés complexes. Ainsi, se faire juge de l'authenticité des autres cultures, relève souvent d'un droit et d'un pouvoir que nous nous octroyons. C'est ainsi que le racisme est

perpétué : en caractérisant arbitrairement une culture sans se soucier des réalités et des perspectives des gens qui la composent.

L'exotisme de la pauvreté

« Ce qui caractérise les latinos et les latinas, c'est leur joie de vivre, leur fort attachement à la famille et leur passion pour la musique et la danse »

En quoi cette citation, malgré sa connotation a priori positive, comporte-t-elle des réflexes racistes? L'*autre* y est réduit à un être exotique et fascinant, un symbole romantique plutôt qu'à un individu réel. Ce phénomène « d'exotisation » est lié au passé colonial et au discours justifiant jadis la domination des Occidentaux-ales. C'est l'imaginaire hérité de ces stéréotypes et schèmes de pensée qui contribue à faire en sorte que les pays du Sud sont souvent vus comme des lieux de voyages exotiques, un endroit d'aventures permettant la réalisation personnelle et vocationnelle.

« Au cours de mon séjour aux Philippines, les gens m'ont appris à me concentrer sur l'essentiel. Ils ont tellement peu, mais ils sont tout de même heureux. On peut être heureux avec peu, les enfants d'ici nous le démontrent chaque jour. C'est beau à voir »

Est-ce que le bien-être matériel rend heureux? Avec la répétition des témoignages qui reproduisent la croyance que « ici, les gens sont pauvres mais heureux », une certaine image racisée de la pauvreté est reproduite. Les gens qui tiennent de tels propos connaissent-ils vraiment ces gens? Ont-ils discuté avec eux de leur condition matérielle ? Leur ont-ils demandé s'ils étaient heureux ?

Lorsque nous répétons « ils sont pauvres, mais heureux », nous contribuons à renforcer l'idée selon laquelle ce n'est pas si terrible d'être pauvre, parce qu'on est heureux quand même. Ce faisant, nous légitimons et nous « naturalisons » les inégalités structurelles, directement héritées de la période coloniale, et nous passons sous silence notre situation privilégiée dans ce système injuste. Ainsi lorsque nous diffusons les idées romantiques telles que « ils sont pauvres, mais heureux » ou « ils ne sont pas encore contaminés par les idées occidentales de surconsommation » (etc.) nous participons à la reproduction de ce système inégalitaire.

LE POUVOIR DES MOTS ET DES IMAGES

À propos du langage

Si le langage peut, de prime abord, paraître comme un élément objectif et neutre, chaque langue constitue pourtant l'expression de sa propre histoire. Selon le philosophe du XXe siècle, Bergson, c'est la société qui a découpé la réalité par le biais du langage selon ses besoins. Le langage est ainsi subjectif. Afin de comprendre la portée réelle d'un mot, nous devons en considérer les dimensions socio-historiques. Par

exemple, le mot « tribu » est souvent utilisé pour nommer plusieurs systèmes sociaux distincts. Cette généralisation grossière ignore la multitude et la complexité des diverses sociétés non-occidentales. Dans le même ordre d'idée, les mots « huttes » et « dialectes » sont utilisés au lieu « d'habitation » et de « langue », créant une hiérarchisation des éléments des différentes cultures. De nombreux mots adoptés à l'époque coloniale sont péjoratifs et dénigrent ainsi les multiples réalités qui composent notre monde.

Ainsi, sans en être toujours conscient-e-s, nous pensons à partir d'ensembles d'associations et d'images apprises, lesquelles participent à la création d'un imaginaire particulier. Le langage peut ainsi perpétuer des oppressions et des discriminations. Dans ce contexte, il devient primordial de prendre conscience de la portée et de la signification que peuvent avoir certains mots et expressions.

Loin de nous l'idée de penser qu'il n'y a qu'une seule bonne réponse à cette problématique, nous pensons, au contraire, qu'il faut plutôt s'attarder aux processus d'éducation de chaque individu. Chacun-e d'entre nous peut ainsi s'informer sur l'origine coloniale des mots pour être plus conscient-e. Aussi, chacun-e d'entre nous, peut porter une attention particulière à la manière dont les gens issus des groupes opprimés désirent être appelés.

Le langage comporte une dimension sociale importante qui peut contribuer à perpétuer l'exclusion. C'est pour cette raison qu'il faut prendre le temps de réfléchir à la portée des mots et expression que nous choisissons d'utiliser.

Une autre stratégie pertinente est de ne pas prétendre que nous sommes neutres et objectif-ives, par exemple lorsque nous écrivons. Ainsi, en rapportant et en écrivant de manière ouvertement subjective, les lecteurs-trices sont informés que nous nous exprimons à partir du point de vue acquis à travers notre socialisation particulière. C'est donc reconnaître que ce que nous écrivons est influencé par notre position dans la société. Pour cela, il ne suffit pas simplement de s'exprimer au « je » et en « selon moi », mais plutôt d'écrire tout son texte dans une position qui nous est propre.

À propos de la photographie

Une image vaut mille mots. Les photos véhiculent des messages que l'on ne peut pas toujours contrôler. Répétées, certaines images peuvent participer à la construction de schémas de pensées réducteurs et elles peuvent ainsi avoir un impact énorme. Les représentations des premiers peuples par les Européens ont certainement marqué l'imaginaire collectif. Durant l'époque coloniale, l'ethnocentrisme et racisme s'appuyait notamment sur des portraits peu flatteurs des cultures. Ces représentations étaient systématiquement dénigrantes et ont grandement influencé la perception des Occidentaux.les à l'égard des peuples autochtones.

Penser à la façon dont nous représentons les personnes sur des photos peut devenir une façon de militer. En étant attentif-ives à ces enjeux de représentation, il est possible d'éviter de contribuer à la perpétuation d'images oppressantes, racistes ou empreintes de préjugés.

Un questionnement sur l'enjeu de la représentation visuelle est encore de mise aujourd'hui. Les photos contenues dans des guides touristiques, journaux ou blogues reproduisent encore trop souvent des stéréotypes dominants de ce qu'est le *ailleurs*, soit des endroits pauvres, traditionnels et ancrés dans la nature. La pauvreté est ainsi souvent présentée sous un angle esthétique, renforçant l'exotisme apparent d'un endroit. Ces représentations réductrices obscurcissent l'existence d'une réalité urbaine, moderne et multiple. Ainsi, les photos participent

elles aussi à la construction d'un imaginaire de *l'autre*.

Avant de prendre des photos, il faut donc réfléchir à notre intention afin d'éviter de perpétuer des stéréotypes et des idées préconçues que les gens peuvent avoir des personnes du Sud global. Aussi, demander la permission aux personnes que l'on veut photographier est important. Cependant, obtenir la permission de celles-ci ne permet pas d'utiliser la photo dans n'importe quel contexte. Le contexte de la diffusion de ces photos et des explications que l'on en fait devient tout aussi important.

Penser à la façon dont nous représentons les personnes sur des photos peut devenir une façon de militer. En étant attentif-tives à ces enjeux de représentation, il est possible d'éviter de contribuer à la perpétuation d'images oppressantes, racistes ou empreintes de préjugés.

CONCLUSION ET RESSOURCES COMPLÉMENTAIRES

Il est fréquent que des personnes privilégiées réagissent de manière défensive à l'heure de prendre conscience de leur privilège structurel. Cette découverte est d'autant difficile qu'il faut accepter la responsabilité, voir la culpabilité, de nos privilèges pour tenter de limiter leur effet sur notre relation avec les non-Occidentaux-ales. Ce faisant, reconnaître l'existence de ces privilèges représente un défi où il faut trouver le difficile équilibre entre notre détermination à ne pas perpétuer ces privilèges et la conscience que, parfois, les forces structurelles en place seront plus fortes que nos meilleures volontés. Il s'agit donc d'un travail de longue haleine, qui demande des efforts constants, une flexibilité d'adaptation à diverses situations et une capacité d'autocritique.

Notre milieu de la solidarité internationale au Québec montre les signes croissants d'un intérêt et d'un besoin de pouvoir aborder ces réflexions, de créer des espaces où les perspectives anticoloniales et antiracistes pourront teinter davantage nos actions et nos projets. Nous ne pouvons que nous réjouir de cet intérêt! Ce cheminement autocritique n'est pas tapissé de velours mais ne peut que mener à améliorer nos pratiques de solidarité et enrichir notre compréhension des causes sociales... éventuellement, être de meilleurs allié-e-s au cœur d'un monde où le racisme et le privilège articulent sur un plan global les rapports internationaux et sociaux.

C'est ainsi que le Projet Accompagnement Québec-Guatemala perçoit son rôle dans le milieu de la solidarité internationale; contribuer à ces réflexions en partageant l'outil de réflexion qu'est *Mes Salutations Coloniales*. Tel que mentionné au début du texte, cet apport n'a rien d'unique ni d'exhaustif, et nous invitons les personnes curieuses à approfondir ces importantes thématiques. Voici quelques pistes complémentaires, qui sur différents tons, permettent de poursuivre la réflexion :

● **Les extraits de Peggy McIntosh au sujet du privilège** cités dans *Mes Salutations Coloniales* : traduction française issue du site Mille Bâbords :

<http://www.millebabords.org/spip.php?article8087>

● **L'accompagnement international : la solidarité autrement!** Par le Projet Accompagnement Québec-Guatemala (2014), avec la participation des Brigades d'observation des droits humains au Chiapas, du Projet Accompagnement Solidarité Colombie et du Projet Accompagnement Honduras. Lire le billet de blogue :

http://quebec.huffingtonpost.ca/un-seul-monde/accompagnement-international_b_6480748.html

Visionner le micro-forum : <http://webtv.coop/video/Forum-sur-les-projets-d039accompagnement-et-d039observation-des-droits-humains/ba9a471c610da17299b9689165df7796>

● ***Notre solidarité, un territoire à décoloniser***, un manuel de réflexion élaboré par le Projet Accompagnement Solidarité Colombie, disponible en français et en anglais, disponible en ligne :

<http://decolo.pasc.ca/wp-content/uploads/CahierNSUTAD2011.pdf>

● **Le privilège blanc** expliqué en bande dessinée (Anglais): <http://everydayfeminism.com/2014/09/white-privilege-explained/>